

René de Ceccatty  
Raphaël et  
Raphaël

roman

A close-up portrait of René de Ceccatty, an older man with blue eyes, resting his chin on his hand in a thoughtful pose. The background is dark and out of focus, suggesting a library or study.

« Pas plus que l'enfance  
l'amour n'a de terme. »

Extrait de la publication

Flammariion

# Raphaël et Raphaël

*René de  
Ceccatty*



Le narrateur a eu une relation tourmentée avec Raphaël dont il s'est séparé. Il est tenté de maintenir une amitié intense, abstraite. Il retrouve une amie perdue de vue depuis longtemps. Au cours d'une nuit blanche, elle lui raconte sa vie. Elle a aimé, elle aussi, un Raphaël qui l'a abandonnée. En écoutant ces confidences, l'auteur revoit son propre passé. Hanté par son enfance – d'où se détache le souvenir d'un pont de bois, symbole japonais de la fragilité de tout amour et du danger de le raconter –, il précise sa défiance à l'égard de la fiction, tout en affirmant son goût de l'imaginaire quand il est ancré dans l'expérience.

*René de Ceccatty poursuit ici une œuvre autobiographique, commencée avec Aimer, où il mêle des éléments imaginaires à sa vie. Parallèlement à ses romans, il a publié plusieurs essais qui analysent les pouvoirs de l'art, à travers les destins de Violette Leduc, Pier Paolo Pasolini, Leopardi, Sade, Sibilla Aleramo, Maria Callas. Chez Flammarion ont paru Alberto Moravia (2010) et Noir souci (2011).*

Flammarion

Extrait de la publication

# Raphaël et Raphaël

## DU MÊME AUTEUR

### FICTIONS ET RÉCITS

- Personnes et personnages*, La Différence, 1979.  
*Jardins et rues des capitales*, La Différence, 1980.  
*Esther*, La Différence, 1982.  
*L'Extrémité du monde*, Denoël, 1985.  
*L'Or et la Poussière*, Gallimard, 1986.  
*Babel des mers*, Gallimard, 1987.  
*La Sentinelle du rêve*, Michel de Maule, 1988,  
Seuil « Points », 1997.  
*L'Étoile rubis*, Julliard, 1990.  
*Le Diable est un pur hasard*, Mercure de France, 1992.  
*L'Accompagnement*, Gallimard, 1994, « Folio », 1996.  
*Aimer*, Gallimard, 1996, « Folio », 1998.  
*Consolation provisoire*, Gallimard, 1998.  
*L'Éloignement*, Gallimard, 2000.  
*Fiction douce*, Seuil, 2002.  
*Une fin*, Seuil, 2004.  
*Le Mot amour*, Gallimard, 2005.  
*L'Hôte invisible*, Gallimard, 2007.  
*Noir souci*, Flammarion, 2011.

### ESSAIS

- Violette Leduc, Éloge de la bâtarde*, Stock, 1994.  
*Laure et Justine*, Lattès, 1996.  
*Mille ans de littérature japonaise* (en collaboration  
avec Ryôji Nakamura), La Différence, 1982,  
Picquier 1998.  
*Sur Pier Paolo Pasolini*, Le Scorff, 1998,  
édition augmentée Le Rocher 2005.  
*Sibilla Aleramo*, Le Rocher, 2004 (précédemment paru  
sous le titre : *Nuit en pays étranger*, Julliard, 1992).

*suite en page 285*

René de Ceccatty

# Raphaël et Raphaël

*roman*

Flammarion

© Flammarion, 2012.  
ISBN : 978-2-0812-8351-0

## LA PROMENADE

Le continent noir s'est rouvert. Il suffit de peu et il faut tout. Je l'ai voulu, je ne m'en étonne pas. Tant de détermination à creuser en moi une brèche qui ne demandait qu'à s'élargir et s'approfondir devait bien donner quelques résultats : ils se sont fait attendre, mais ils sont là désormais, incontestables. J'accueille de vieilles sensations assoupies : elles se réveillent, elles n'étaient pas mortes, ni parties.

Je suis allé dans cette rue pavillonnaire d'une ville que je n'ai jamais visitée dans un esprit de système ni avec une humeur de nostalgie. J'y suis allé un lundi de pluie avortée, de ciel poisseux, d'août moite. Il m'a fallu pour atteindre ce quartier, que je savais méconnaissable par rapport au souvenir que j'en avais gardé, emprunter un boulevard arboré dont la tonnelle de feuilles de platanes ne me protégeait pas des grosses gouttes qui annoncent les orages de septembre. Mais l'averse s'est rapidement calmée, j'ai replié le parapluie de secours que j'ai acheté hâtivement dans un grand magasin pour très pauvres, et j'ai zigzagué entre les flaques déjà grosses.

Les souvenirs étaient trop lointains (de ce trajet autrefois fréquemment suivi) pour que cette course dans les faubourgs populaires de la ville ranime mes émotions. À peine si un nom de rue se chargeait alors de quelque sens, attaché sinon à des personnes, du moins à une fonction, une institution, un organisme dont l'énoncé aurait été, ainsi que le veulent les conventions orales, accompagné de son adresse, comme si cette précision l'avait humanisé.

Mais, en évoquant ce chemin que j'ai accompli sous cette sorte de galerie miroitante de feuilles par instants traversées de lumière, puis plongées dans l'ombre chaude, étouffante des après-midi du cœur mourant de l'été méridional, je constate que cet épisode que je décris minutieusement appartient déjà à ce passé d'où j'aurais voulu extraire la réminiscence qui l'aurait alourdi de sensations riches, frémissantes de cette vie restituée par la mémoire involontaire. Or je mentirais en prétendant qu'en marchant après l'ondée, mon parapluie embarrassant une de mes mains que j'aurais voulue libre comme l'autre, j'éprouvais la moindre émotion provenant du passé : j'étais trop décidé à visiter mon enfance pour qu'elle me fasse le cadeau d'une visite inopinée, elle-même.

M'aurait-on observé en train d'avancer sous la voûte feuillue, le long de ces façades autrefois bourgeoises et maintenant si négligées qu'elles pouvaient, derrière les volets écaillés et les fers forgés rouillés des balcons, sous la croûte tavelée des vieux crépis, paraître cacher des occupations abusives d'appartements abandonnés ou oubliés par leurs propriétaires, toute une population de locataires intrusifs, dans

une accumulation de meubles récupérés, volés, sales, inutiles, inutilisables – un cauchemar de la pauvreté et de ses solutions de fortune –, on m’aurait cru dépourvu de la moindre incertitude sur ma destination, sur mes intentions.

Il me semblait impossible de passer pour le promeneur que j’étais, angoissé par la décision que j’avais prise de revoir le lieu où s’était produit, une cinquantaine d’années plus tôt, un événement qui pouvait encore déterminer mes rêves, mon corps, mes humeurs, ma pensée, ma vie. Et incertain sur l’issue de cette démarche. « Démarche » est en effet le terme administratif qui convient à mes raisonnements très volontaristes. Je faisais une « démarche » en marchant dans cette lumière orageuse.

Parfois un flot de chansons orientales était vomi par une fenêtre où se balançait le tulle rose et doré d’un rideau, et un cri d’enfant en troublait la placide mélodie. Parfois un rire sec et grave d’homme rustre en soulignait le rythme soudain accéléré. Je croisai deux filles aux seins lourds et aux paupières luisantes : elles paraissaient, juchées sur leurs cothurnes à lanières d’argent et à hauts et larges talons de liège, devoir, à chaque pas, projeter leur corps tout entier d’un bord à l’autre du trottoir, ne cessant de perdre et de retrouver l’équilibre, par un jeu presque involontaire, soumis à leur poids, mais aussi à l’agitation de leurs mains, cliquetantes de bracelets et de bagues, et aux éclats de rire qui, dans leur souci exagéré d’expressivité, comme si elles avaient craint de ne pas être comprises l’une par l’autre, et comme si elles avaient convoqué un public imaginaire

auquel j'étais le seul, en cet instant, à pouvoir donner une réalité, leur faisaient ouvrir démesurément la bouche, en lançant de courts rires stridents, suivis de raclements gutturaux de glaires et de petites toux théâtrales dans lesquelles elles cherchaient une ornementation raffinée.

Que commentaient-elles ensemble qui leur faisait, à chaque pas, risquer la chute, mais, en l'évitant, leur donnait précisément le panache auquel cette mise en scène finalement savante aspirait ? Je laissai filer derrière moi ces deux caravelles qui abandonnaient au passage un parfum de menthe et de rose entêtante. Et, après leur éloignement, j'avais encore, imprimée sur ma rétine, telle une persistante fleur du vide, leurs visages jumeaux dont le front était barré d'une mèche noire plaquée, oblique et scintillante, comme si le gel dont elles l'avaient enduite était parsemé de strass.

## LA RUE

Le boulevard planté de platanes et de quelques palmiers déboucha sur une avenue qu'empruntaient les camions pour sortir de la ville. Je reconnus le pont qui, dans mon enfance, était mon repère pour le retour au bercail. Nous passions dessous et c'était pour moi une douane de prosaïsme, une chape de grisaille, d'ennui, de familiarité paralysante. Le carrefour était devenu compliqué et obligeait le piéton, pour lequel il n'était pas prévu, à des détours alambiqués. Je m'engouffrai dans la rue que je convoitais. C'était la mienne, la nôtre d'autrefois, mais à présent la mienne.

Comme elle est longue ! Je ne m'y attendais pas. Cet interminable goulot me prouvait que toute mémoire se mérite. Capharnaüm d'urbanisme : certaines villas ignorent superbement les mots « entretien », « propreté », « restauration », « rénovation », « ravalement ». D'autres emplacements ont abusé des permis de détruire et permis de construire. L'incongruité de quelques résidences élégantes dénonce l'absence de scrupules des spéculateurs qui ont grugé

des acheteurs naïfs ou distraits. L'anarchie immobilière des petites villes se fonde sur cette convergence admirable d'escroquerie et de crédulité. Bref, je ne suis nulle part : ni dans ma mémoire, ni dans une modernité renouvelée.

Espace : quelle force, quelle combativité te donnent l'avantage sur le temps ? Étrange injustice, stupéfiante disproportion surtout entre deux mondes ennemis : intérieur et extérieur. Le temps a pour lui l'immutabilité de sa suprématie intérieure. Notre vie intérieure lui est assujettie, sans le moindre doute. Mais l'espace, contrairement au temps, est partagé : il règne sur la communauté. Il est changeant, certes, mais il accueille la diversité des expériences individuelles. C'est donc un terrain propice aux massacres. L'espace interdit la persistance de la mémoire. Permis de détruire ? Mais bien volontiers ! Détruisez donc ! dit l'espace. Le temps serre les dents. C'est un mauvais moment à passer, mais il tient bon. Il suffit de fermer les yeux ? Ce serait trop facile. Il faut les garder ouverts et regarder au-delà de l'espace. Regarder contre lui. La guerre est infinie. Voilà ce que me dit ce chaos de pavillons des années cinquante, de petits immeubles péteux et de maisons ouvrières de l'entre-guerre. Ce n'est pas le paysage que mon enfance a connu, mais le temps, en gros, s'en fout. Il a d'autres ressources, nous y venons.

Un vieil homme prend toute la largeur du trottoir, étroit il est vrai. Cet échalas sec chaloupe comme une matrone. Impossible de le dépasser. A-t-il bu ? Non, il occupe l'espace. Ne lui ôtons pas ce plaisir. Acceptons son rythme. Un homme pauvre,

lui aussi. Sa chétive vieillesse me plaît dans ce paysage qui ne m'appartient plus. Tiens ? Un parc, à présent ! Jamais entendu parler. Pas le moindre souvenir. D'où vient ce parc, avec sa somptueuse allée d'arbres séculiers ? Il n'a pas été planté d'hier. Un mur le dissimulait-il ? Ce devait être l'entrée d'une ferme viticole. Il est offert à la populace, à la marmaille. Mais populace et marmaille le dédaignent : il est désert. Ces pins gigantesques devaient pourtant être visibles autrefois. Comment les ai-je ignorés ?

Je suis distrait par cette ruelle sur la gauche. C'est l'entrée du labyrinthe qui sépare la maison de l'école. Nous y voilà donc. Par cette ruelle, on pénètre dans un dédale balisé : il n'est pas destiné à nous égarer. Je me rappelle parfaitement l'itinéraire, long, compliqué, mais sans surprise pour ma mémoire. Je reporte à une autre visite l'épreuve de la vérification, mais je n'ai pas de grands doutes. Voici, toutefois, qu'une première interférence va ralentir considérablement mon arrivée sur les lieux de mon enquête. Après avoir dépassé le retraité osseux qui, ayant entendu mes pas nerveux, m'a cédé poliment le passage, m'inspirant une bouffée de compassion et me donnant une illusion de partage – nous sommes tous deux au même instant, au même endroit –, je considère sur ma gauche la rangée hétéroclite de constructions de tous styles, donc, et de toutes époques, si l'on peut dire, car elles ne s'étalent guère que sur trois quarts de siècle, et je reconnais une période lointaine de mon enfance, de l'autre côté de la Méditerranée.

Il me semble alors que j'ai toujours, partout, habité la même rue, avec cette enfilade de maisons

disparates. Facile illusion, accommodements de ma mémoire, approximations : ne confondons pas raccourcis paresseux et concentration des sensations ou communauté de réminiscences. Je me contente un peu vite d'une vague ressemblance. Je simplifie avec une trop grande désinvolture la multiplicité des informations que mon cerveau a engrangées : certes elles ont sommeillé, mais ce n'est pas une raison pour les amalgamer, les confondre. Laissons au rêve le soin de procéder à ce système de glissements métaphoriques. Repassons aux souvenirs conscients, autant dire aux images ressassées. Je n'ai plus grand-chose à ma disposition : j'ai le regret de devoir l'admettre.

Je passe devant l'immeuble où j'ai vécu trois ans. L'impasse est devenue rue et y a gagné un nom. Elle s'appelle désormais *Sainte Monique*. Mère de saint Augustin. C'est donc une Tunisienne. Le hasard fait bien les choses, me dis-je avec satisfaction, en passant entre plusieurs groupes de vieillards qui arpentent les deux trottoirs en m'observant avec méfiance. M'ont-ils vu prendre la photographie qui gonflera d'un cliché inutile mes archives ? Lirai-ent-ils dans mes pensées ? Devineraient-ils mes intentions ? Je viens déterrer un cadavre.

La vigne qui s'étendait à l'infini a été rasée. Nous sommes à présent au cœur anonyme d'une cité petite-bourgeoise. On la construisait en partie dans mon enfance. J'ai dans le nez l'odeur de ciment à peine coulé, encore humide. Également, celle des vignes, du raisin mûrissant, pourrissant. Est-ce que cela vaut autre chose qu'un poème ? me suis-je

demandé. Ni plus ni moins qu'un poème, c'est-à-dire, dans mon esprit, qu'une affaire personnelle ? Y a-t-il là matière à partage ? Suis-je capable de partager ce qui va suivre ? Je suis pourtant venu dans cette intention. Ce n'est pas la première fois que je l'écris. Est-ce le cœur de mon enfance ? En est-ce la clé ? Ni l'un ni l'autre.

## LE VIOL

Un jour, dans ces vignes disparues, un homme a feint de me violer. Je pense que le plus honnête est de présenter ainsi la chose. Il faut que je trouve l'endroit. Blocs d'immeubles, pavillons, bâtiments scolaires, parkings. Où situer les ceps au pied desquels il m'a allongé en m'écrasant sous son poids ? Je choisis ce square délimité par quatre barres d'immeubles. Le laurier-rose peut avoir poussé à l'endroit où le sperme a coulé, comme dans un conte de Boccace.

Il sentait le caoutchouc. Cette habitude qu'ont les enfants de sentir plus que d'user des autres sens, de sentir les odeurs, d'en être incommodés, toujours ou le plus souvent, d'exprimer une répulsion à l'égard de la manifestation du monde extérieur par l'odorat, je l'avais, moi aussi.

J'étais un enfant. Je partageais avec les enfants cette faiblesse comme beaucoup d'autres, mais je me pensais plus faible que les autres, à cette époque surtout, entre six et dix ans. Après, les choses ont changé. À cette période-là, je pensais que je mourrais

enfant. Peut-être plus tôt encore, quand j'avais trois ans, oui, peut-être déjà, à trois ans, quatre ans, j'ai cru que la mort me prendrait comme elle avait pris mon petit frère Michel, avant ma naissance, mon petit frère parce qu'il est mort à quatre mois, mais bien sûr, c'était mon grand frère, mais comment penser comme grand frère un bébé de quatre mois ?

J'attendais donc la mort pour ainsi dire chaque jour, chaque nuit. J'étais même assez étonné d'être vivant, jour après jour. Toujours ça de gagné sur la mort, pensais-je.

Me suivait-il, ce garçon qui sentait le caoutchouc et qui devait avoir quinze ou seize ans, peut-être vingt, je n'avais pas une grande connaissance des âges, je n'avais pas un grand discernement quant au nombre des années et du reste je suis à présent incapable de dire avec assurance quel était son âge, c'était l'été soixante, soixante et un, soixante-deux, mais certainement plutôt soixante, je devais avoir huit ans ? Quand l'homme ou le garçon est apparu dans les vignes, je n'étais pas seul, aussi n'ai-je pas eu peur. Je ne me souviens pas d'avoir eu peur. Près de moi se trouvait mon cousin qui avait un an de moins que moi. Et je peux dire maintenant avec certitude que ma stupeur a été augmentée du fait que l'homme ne s'est absolument pas intéressé à mon cousin, mais, tout en s'adressant à nous deux, n'a agi que sur moi. Et peut-être ai-je vu dans son choix la confirmation que la mort m'avait choisi, non pas que je me sois attendu à mourir pendant le viol, mais parce que le viol faisait naturellement partie de ce processus-là de la destruction d'un être humain au moment de son enfance.

L'odeur l'a emporté sur toute autre sensation que suscita son apparition. L'homme nous avait-il observés depuis longtemps ? Il est apparu soudain entre les feuilles de vigne. Et je n'ai d'autre souvenir qu'à hauteur du sol.

Je nous vois, tous les trois, sous les ceps, sous les feuilles et les grappes de raisins, avec cette odeur de caoutchouc qui émanait de ses lèvres et sans doute de son corps tout entier. Je ne me rappelle pas qu'il ait parlementé pour gagner notre confiance. Je crois qu'il a misé sur l'évidence que notre confiance lui était d'emblée acquise du fait de son âge, de l'ascendant que son âge lui conférait, comme une autorité qui ne nécessitait, pour être appuyée, ni argumentation ni force.

Il avait établi une complicité naturelle, comme si nous nous connaissions depuis toujours, que nous avions pris rendez-vous, que nous nous retrouvions comme convenu, sans aucun malentendu possible, pour faire ce que nous étions en train de faire, que rien de tout cela ne méritait qu'on en discute, que le partage des rôles non plus n'avait pas à être discuté, que mon cousin aurait celui de témoin.

Et j'étais, plus que par tout autre détail de cette organisation qui m'échappait, choqué par cette évidence qui nous était imposée, que j'étais le seul à devoir participer à ce qui m'apparaissait comme un simulacre de pugilat.

Il avait des cheveux blond sombre, bouclés, touffus, un visage tavelé de traces, de cicatrices d'acné, des lèvres épaisses, un visage sans beauté, un regard buté, sans doute rendu soucieux par l'impatience de

parvenir à ses fins, avant que je n'oppose une quelconque résistance à ses gestes. Il s'était allongé de tout son poids sur moi et m'expliqua que le jeu consistait à retenir sa respiration et à tenir le plus longtemps possible. Mon cousin nous regardait muet. Il n'a pas tenté de me délivrer. Peut-être m'enviait-il de participer à un jeu dont il était exclu.

L'homme me parut d'une parfaite immobilité sur mon corps. Mais peut-être aussi était-ce que son poids m'écrasait tant que je ne percevais plus les mouvements de son bassin sur le mien. Est-ce que le seul contact de mon corps, est-ce que la conscience de m'écraser et de me soumettre à cette étrange épreuve suffisait à lui procurer du plaisir ?

Il ne m'a pas déshabillé ou est-ce mon inconscient qui refuse de me rendre ce souvenir ?

J'étouffais, mais je ne me sentais pas vraiment mal. Je m'étais senti beaucoup plus mal lorsque, pour l'opération des végétations, on m'avait plaqué un masque d'éther sur le visage afin de m'endormir. Non, là, je respirais encore. Je respirais puisque je sentais son haleine caoutchouteuse.

Il a dû compter et m'a demandé de compter. Il s'est soudain relevé et il a disparu très vite, nous laissant seuls, mon cousin et moi.

Je crois que j'ai immédiatement compris que les gestes auxquels j'avais été associé relevaient d'un ordre nouveau de la réalité, m'ouvraient un univers auquel je n'avais pas eu encore accès de manière aussi nette jusque-là.

Que la nudité n'y ait pas été liée était une étrange nouveauté, car je savais déjà que la nudité, la mise

à nu de certaines parties du corps permettaient d'entrer dans un monde qui n'était ni celui du jeu, ni celui du rêve, ni celui du sommeil, ni celui des adultes, ni celui de la vie quotidienne sous le regard des adultes, ni aucun monde qui réclame leur assentiment. La nudité annonçait un plaisir d'enfreinte d'interdit, plaisir malicieux et vaguement coupable, mais plaisir tout de même. Or, là, il n'était pas question de plaisir. Qu'est-ce que cette mise à l'épreuve était censée prouver ? De quoi m'étais-je révélé capable ? Y avait-il eu une quelconque prouesse dans le fait que j'avais toléré sur mon corps le poids d'un garçon qui avait une dizaine d'années de plus que moi ? Je n'en avais retiré ni plaisir ni orgueil ni honte. L'événement ne nous avait semblé mériter ni qu'on le dise ni qu'on le cache. Je ne me sentais pas violenté. Légèrement humilié peut-être.

Nous n'avons pas commenté l'événement, mon cousin et moi. Nous n'en avons pas parlé ni entre nous ni aux adultes. Notre absence n'avait pas été prolongée. Je n'avais probablement aucun signe de violence subie.

C'est au cours de cette même période que je souffrais de terribles insomnies et d'angoisses. Mais je ne crois pas que ces crises d'angoisse, qui prenaient la forme de violentes apnées, aient succédé à cette scène. Elles avaient d'autres causes.

Personne donc ne m'interrogea jamais. Et c'est quand j'ai commencé à écrire que j'ai décrit cette scène. Elle se trouve dans plusieurs de mes livres. Mais je constate que peu de lecteurs y sont attentifs. Comme si elle était condamnée par une fatalité à



Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELJN000461.N001  
Dépôt légal : mars 2012